

# Laurette partie, tous les regards se tournent vers Elio

► Elio et Laurette, c'est le duo socialiste de ces vingt dernières années.

► Laurette quitte le bateau, Elio reste.

► Pour combien de temps ?

**L**a politique a besoin de nouveaux visages qui doivent incarner de nouveaux enthousiasmes et nouveaux espoirs.

Cette petite phrase de Laurette Onkelinx, lors de l'annonce de l'arrêt à terme de sa carrière politique, mercredi, a fait bourdonner bien des oreilles au sein du monde socialiste. Et si ces mots dépassaient le cas de Laurette Onkelinx, pour viser, suivez mon regard, Elio Di Rupo, président du PS, 66 ans. Celui-ci s'est bien gardé de réagir autrement qu'en deux tweets, dont l'un relevait : « Je respecte le choix personnel de Laurette Onkelinx. » Une décision d'ordre privé donc, pas de message subliminal, circulez, y a rien à voir.

Quand même : la lecture s'impose. Depuis la fin des années 80, Elio Di Rupo et Laurette Onkelinx, dans le grand public, c'était « le » duo socialiste de la politique belge francophone. C'est apparu en apothéose lorsque Di Rupo était Premier ministre et Onkelinx vice-Première, entre 2011 et 2014. Aujourd'hui, le départ annoncé de Laurette Onkelinx rend donc Elio Di Rupo très solitaire à la tête du parti. Ajoutons à cela un élément plus gênant : l'une des raisons du départ annoncé de Laurette Onkelinx, ce sont les affaires, qui ont rendu sa position plus fragile. Même si elle évoque davantage un choix personnel, dopé par la crise de cet été et le climat de violence politique, son départ est lu aussi comme un éloignement suite aux scandales qui ont touché le PS, à commencer par le Samusocial. « *Du coup, dans l'opinion, le même raisonnement peut-être tenu pour Publifin, glisse un élu. Si Laurette part, pourquoi Elio reste-t-il ? Ça, ça va nous coller pendant un certain temps.* » Même si, de près ou de loin, Elio Di Rupo n'est pas touché par ces affaires, certains, en interne, estiment qu'il aurait dû agir plus vite, tenter de ramener la fédération liégeoise à plus de fermeté. « *Il aurait pu s'exprimer davantage aussi. Combien de fois n'a-t-on pas lu ou entendu : "Où est Di Rupo ?"* » Autant d'arguments pour expliquer que le départ de Laurette Onkelinx amène, auprès de l'opinion, une attente qu'Elio Di Rupo l'imite.

## Un président affaibli

Politiquement, Elio Di Rupo n'est du reste pas au mieux de sa forme. Après son passage au Seize, la chute fut rude. Il estimait avoir arraché l'accord institutionnel, stabilisé le pays, assaini les finances publiques, et le voilà relégué

dans l'opposition. Et qui plus est en étant attaqué durement, parfois par les siens, pour avoir « pactisé » avec les libéraux flamands sur la limitation dans le temps des allocations d'insertion. Après les élections, il prend malgré tout la présidence du parti et nomme Laurette Onkelinx cheffe de groupe à la Chambre. Sans succès. Laurette Onkelinx mène une opposition très dure au début, trop dure sans doute, et le gouvernement Michel tient et parvient même à fatiguer le mouvement social que le PS avait tenté de doper au nom de l'action commune. De son côté, Elio Di Rupo reste absent dans un premier temps, puis reprend de la voix. Mais ses efforts sont laminés par les affaires. Publifin d'abord, où des mandataires, socialistes mais pas seulement, ont été payés grassement sans avoir siégé, ou si peu. Tout un système apparaît à Liège. Rouge, trop rouge. Mais ce n'est que le début. L'affaire du Samusocial éclate au printemps et là, le PS est seul visé. Et touché. L'année noire ne s'arrête pas là pour Elio Di Rupo : le 19 juin, Benoit Lutgen annonce sa volonté d'exclure les socialistes de toutes les coalitions. Une rhétorique dure, violente parfois, envahit la scène médiatique. Le message d'un parti socialiste « magouilleur » est mitraillé et percole. Le PS s'en sortira plus ou moins sur le plan politique avec

deux gouvernements sur trois préservés, mais la séquence médiatique et la perte de l'exécutif wallon affaiblissent, s'il le fallait encore, le président. La rentrée ne fait que traduire les dégâts sur le plan comptable : notre Grand Baromètre révèle une chute importante du PS en Wallonie, très importante à Bruxelles, et une popularité personnelle d'Elio Di Rupo très affectée.

## Le spectre d'une guerre de succession

Alourdi par le départ de Laurette Onkelinx et le contexte général négatif, Elio Di Rupo envisage-t-il dès lors sérieusement de quitter la scène, comme l'autre membre du duo historique ? Dans son entourage et auprès des témoins du parti, personne n'a reçu de signaux en ce sens. « *S'il se tâte, c'est pour l'après-2019, dit une source bien introduite, mais avant cela, il n'en est pas question, à ma connaissance.* » Un autre poids lourd embraye : « *Il n'entend pas partir. Le parti, c'est toute sa vie et s'il lâche, ce sera contraint et forcé et certainement pas de manière prématurée. Je me demande, du reste, si ce serait bon pour le PS. Elio s'attelle actuellement à finaliser le chantier des idées, à créer un parti socialiste 21<sup>e</sup> siècle. Ma conviction, et je pense qu'elle est partagée au bureau du parti, c'est que les gens attendent de nous des idées et des formes internes. Si Elio Di Rupo devait partir avant les élections, l'image que*

*nous donnerions, en raison de la question de la succession, ce serait celle d'un parti déchiré, qui se bat davantage pour les postes que pour les idées. Après tout ce qui s'est passé, il faut absolument éviter ça.* » L'éventualité d'un « putsch » en interne ne convainc pas davantage. « *De qui viendrait-il ?* », lance un autre cadre. De Paul Magnette, à la popularité intacte et au profil adéquat ? « *En interne, ce ne sera pas si simple. Paul a commis l'erreur de se prononcer brutalement contre le cumul, et il s'est mis bon nombre de bourgmestres à dos, et la fédération de Liège. Or pour faire un putsch, il faut l'appui des fédérations.* »

Le président du PS, en tout cas, ne fait pas ses cartons. « *Rien ne change pour Elio Di Rupo, dit son porte-parole. L'agenda est maintenu : notre congrès de rentrée du 24 septembre et le congrès de novembre, où l'on va entériner le chantier des idées.* » Le PS entrera ensuite, comme les autres, en campagne électorale. Si le président du PS a encore quelque espoir pour l'après-2019, c'est là qu'il espère y trouver les ressources. Si le parti se maintient aux communales face au PTB, une autre séquence pourrait s'amorcer... Peu de socialistes croient encore en l'avenir d'Elio Di Rupo après les scrutins, mais beaucoup pensent que, contrairement à Laurette Onkelinx, il est capable de tenter le coup... ■

BERNARD DEMONTY

## À LA CHAMBRE

### Daerden et Laaouej pressentis à la chefferie...

Qui succédera à la tête du PS à la Chambre ? Laurette Onkelinx a l'intention de quitter son poste de cheffe de groupe avant la rentrée parlementaire. A ce stade, deux noms circulent : celui de Frédéric Daerden, bourgmestre de Herstal, et celui d'Ahmed Laaouej, conseiller communal à Koekelberg. Si ce sont les deux candidats les mieux placés, un troisième pourrait créer la surprise : le Liégeois André Frédéric (échevin à la ville de Theux).

### ... et Vanessa Rigodanzo nouvelle députée ?

Si Laurette Onkelinx quitte son poste de députée avant 2019 (elle ne l'a pas exclu), c'est Vanessa Rigodanzo, deuxième suppléante à la Chambre et conseillère communale à Auderghem, qui la remplacerait. Le premier suppléant dans l'arrondissement bruxellois s'est en effet retiré de la vie politique : il s'agit... d'Yvan Mayeur, ex-bourgmestre de Bruxelles.

A.-C.B.

**FÉDÉRATION BRUXELLOISE****Son « dernier combat » ne sera pas une sinécure**

Laurette Onkelinx restera à la tête de la Fédération bruxelloise du Parti socialiste jusqu'en 2019. Selon ses propres mots, cela sera son « *dernier combat politique* » : mettre cette Fédération en ordre de marche pour les élections communales de 2018 et pour les régionales et fédérales de 2019. Et ce ne sera pas une sinécure... Recontextualisons : la patronne des rouges est critiquée en interne, à cause de la manière dont elle a géré le scandale du Samusocial. Amie d'Yvan Mayeur, ex-bourgmestre de Bruxelles au cœur de la tempête des jetons de présence, elle l'a soutenu jusqu'au bout. Il a fallu l'intervention du ministre-président bruxellois, Rudi

Vervoort, pour que les lignes bougent sur sa démission et son éviction du PS. De l'avis de beaucoup, ce scandale est plus compliqué à gérer pour le PS que Publifin, car il est question d'argent prélevé sur le dos des sans-abri. Dans notre récent baromètre RTL/Le Soir, publié en septembre, les rouges ne sont crédités que de 12,1 % des intentions de vote à Bruxelles, contre 18,1 en janvier 2017. Avec un tel score, le PS dégringolerait de la première à la quatrième place des formations politiques à la capitale. Il y a aussi des tensions internes par rapport au débat sur le décumul. En juin dernier, les militants bruxellois se sont prononcés aux deux tiers (66,6 %) en faveur d'un décumul intégral entre les fonctions de député et bourgmestre, échevin ou président de CPAS. « Il y a

plusieurs axes en interne, dont celui de Philippe Close/Caroline Désir, en faveur du décumul intégral. Cet axe a pris du galon. Mais certains, comme Ahmed Laaouej, préféreraient une autre formule », explique le politologue Pascal Delwit (ULB). D'autre part, le politologue observe que les enjeux sont cruciaux, notamment pour les élections communales de 2018 : « *Quid de la tête de liste à Schaerbeek ? Que va-t-il se passer à Molenbeek ?* » Pour Pascal Delwit, tout cela ne sera pas forcément simple pour Laurette Onkelinx : « *Elle aura désormais les leviers sans les risques. Chaque jour qui rapproche un politique de la fin de son mandat lui fait perdre de son pouvoir. Si certains ont peur de l'affronter aujourd'hui, ils auront peut-être moins peur demain.* »

ANN-CHARLOTTE BERSIPONT

## portrait Femme de parti, femme d'Etat, Madame Sécu, et un signe astrologique...

Si il fallait résumer ? Disons que Laurette Onkelinx est une femme de parti, une femme d'Etat, ajoutez Madame Sécu, et un manque à la fin...

Quant à la femme de parti, voyez de quelle façon elle s'efface... Pas un mot de travers pour le PS, pas un sous-entendu, une allusion, une rancœur, un commentaire de biais, par la bande, désobligeant, rien. Un

soutien réédité (son interview, pages suivantes) et sans faille à Elio Di Rupo, dans la tempête comme on sait. La conviction, explique-t-elle, que le chantier des idées + la proximité + les réformes auront raison de la tendance baissière (à la chute, à vrai dire) dans les sondages. Que Paul Magnette incarnera l'avenir. Qu'Yvan Mayeur a commis une faute mais qu'il a fait aussi de

bonnes choses. Que Bruxelles est doté d'un gouvernement Vervoort performant. Tout y passe. Le vent souffle, Laurette Onkelinx ne change pas. Reprenez ses interviews depuis 20 ans. Elle parle fort, souvent, elle a des propos cassants, un ton polémique, mais le feu est toujours dirigé contre les adversaires politiques, et ceux-ci ne sont jamais

dans son propre parti. Ce n'est évidemment pas tout à fait la réalité. Il y a eu de fortes tensions en interne (entre Laurette Onkelinx et Elio Di Rupo itou) et des explications musclées dans bien des domaines au PS, par exemple sur la question identitaire, sur la conception de la laïcité, sans parler de la gestion de la crise, des affaires et du Samusocial à Bruxelles. Mais n'attendez pas un déballage public, un règlement de

comptes à ciel ouvert. On l'a dit, Laurette Onkelinx est une femme de parti. On s'explique dedans, on se conforme aux décisions prises collectivement, il y a une discipline. Elle ne varie pas, elle ne lâche rien, même quand elle s'en va et qu'elle se livre – un tout petit peu.

Femme de parti, elle est aussi femme d'Etat. Joëlle Milquet, à laquelle Laurette Onkelinx a tenu visiblement – ses propos en interview en témoignent – à exprimer publiquement son affection, a renvoyé à l'expéditrice mercredi après-midi, dans un communiqué : « *Engagée, travailleuse, compétente, conviviale, loyale, pétillante, Laurette va beaucoup manquer après 30 années fortes et très marquantes au service de l'Etat! (...) Il s'agit d'une grande*

*femme d'Etat qui a beaucoup apporté à la Belgique et à sa politique sociale.* »

De la part de l'ancienne présidente du CDH, un parti en guerre aujourd'hui avec le PS, excommunié par Benoît Lutgen, lui-même voué en retour aux gémonies, c'est plus qu'un compliment ou une forme de civilité mais bien, dans le tumulte et les tremblements, une sorte de mise au point calme, un retour au fil interrompu de l'histoire politique. Du reste, interrogée sur sa « carrière » dans l'entretien qu'elle nous a accordé, Laurette Onkelinx s'enflamme pour une chose, une seule, le gouvernement Verhofstadt première mouture, l'arc-en-ciel bleu-rouge-vert entre 1999 et 2003 : « *Après la crise de la dioxine, avec Verhofstadt, j'ai participé à ce qui ressemblait fort à une libération. C'était la fin de l'Etat CVP. Le CVP et le PSC étaient dehors. On avait une croissance économique de dingue. On a effectué des percées dans le domaine éthique, avec le mariage pour les homosexuels, vous pensez !, l'euthanasie... Tout ce qui était bloqué avant, on l'a fait ! Il y a eu une explosion de créativité. Guy Verhofstadt a d'ailleurs un tempérament explosif. Les combats avec lui, c'était*

*presque debout sur les tables. Et Louis Michel... Il avait fait un boulot incroyable aux Affaires étrangères.* »

Plus tard, quand on lui parle de Bruxelles, elle tient à souligner les rapports qu'elle a pu nouer avec Olivier Maingain, avec Joëlle Milquet, avec Didier Reynders, souligne-t-elle enfin : « *Nous formons un groupe, on travaille ensemble sur certains dossiers d'intérêt bruxellois.* »

Autrement dit, cette rouge-rouge aux accents de pasionaria a évolué en plein dans l'exercice des responsabilités, les réseaux, les compromis à la clé, les pactes de non-agression, les coopérations par-delà les clivages politiques gauche-droite qu'elle aime

pourtant exalter, parfois en surjouant.

Ajoutez, dans ce droit fil, son engagement au long cours comme vice-Première et ministre des Affaires sociales. C'est sa marque. Elle est Madame Sécu, qu'on aime ou qu'on n'aime pas, qu'on la suive ou qu'on la contredise. C'est comme ça. Ses partenaires-adversaires dans les gouvernements fédéraux ne démentiront pas, demandez à Alexander De Croo, à Johan Vande Lanotte, à Louis Michel, à Didier Reynders... Pour la conforter ou la contester, tous voient en elle la ministre des Affaires sociales à laquelle ils ont dû faire face ou avec laquelle ils ont collaboré.

Quittant sa place de cheffe de groupe à la Chambre, annonçant son départ de la présidence de la fédération et son intention de ne plus être candidate, Laurette Onkelinx tire un trait en politique sans avouer ni regrets ni remords. Ce n'est pas le genre de la maison. Mais on peut raisonnablement suggérer qu'elle a rêvé de prendre un jour les commandes du PS, d'être la première présidente dans l'histoire du parti de Vandervelde. La conjoncture politique en a décidé autrement. Jamais les planètes n'étaient bien alignées au bon moment. L'astrologie, vous savez, elle ne pouvait rien faire, même elle. ■

DAVID COPPI

## 1988

Poussée par Philippe Busquin, Laurette Onkelinx, fille du bourgmestre de Seraing Gaston Onkelinx, devient députée de l'arrondissement de Liège. Elle suit notamment la loi dépénalisant partiellement l'avortement, un texte que le roi Baudouin, fervent catholique, a refusé de signer. Le gouvernement a fini par trouver une manière de faire passer la loi sans l'accord du roi.

## 1992

Elle accède, assez précocement, à son premier poste ministériel au fédéral. Elle obtient les portefeuilles de l'Intégration sociale, de la Santé publique et de l'Environnement, dans l'exécutif de Jean-Luc Dehaene. Selon le politologue Pascal Delwit (ULB), c'est grâce à ses postes ministériels que Laurette Onkelinx s'est imposée au PS, et non grâce à ses résultats électoraux. « *Cela la singularise dans le paysage politique.* »

## 1995

Après un passage à la ministre-présidence de la Communauté française, Laurette Onkelinx devient ministre de l'Éducation. Son mandat est marqué par un plan d'économies qui prévoit la suppression de plusieurs milliers d'emplois dans l'enseignement, ce qui lui vaudra la grogne des enseignants. Selon Pascal Delwit, cet épisode révèle un élément de la personnalité de Laurette Onkelinx : son « *caractère fort* ».

## 1999

C'est le gouvernement Verhofstadt I : Laurette Onkelinx devient vice-Première ministre et ministre de l'Emploi. On lui doit le plan « Rosetta », qui vise à permettre aux jeunes d'avoir un premier emploi. Elle reste au fédéral jusqu'en 2014. Ministre de la Justice, elle doit gérer plusieurs évasions de prisons. Ensuite, en charge de la Santé, elle réalise un plan Cancer et prend des mesures visant à assurer un financement pérenne de la Sécurité sociale.

## 2001

Laurette Onkelinx décide de quitter Liège pour Bruxelles. Un choix qui aura une grande influence sur la suite de sa carrière politique. En 2013, elle accède à la présidence de la fédération bruxelloise du PS. Elle y remplace l'actuel ministre-président bruxellois Rudi Vervoort. C'est sous la houlette d'Onkelinx que le Parti socialiste arrive en tête à Bruxelles aux élections fédérales et régionales de 2014.

## 2006

La socialiste se présente à Schaerbeek comme tête de liste. Si elle parvient à doubler le score du PS, elle ne réussit cependant pas à atteindre le pouvoir. Un soir d'octobre, elle arrive à la maison communale en pensant devenir la future bourgmestre, mais découvre que Bernard Clerfayt (Défi) a conclu un accord avec l'écologiste Isabelle Durant. Elle parcourt le couloir de la maison communale sous les huées de ses opposants politiques.

## 2014

Après plus de 20 ans dans les hautes sphères du pouvoir, le PS est relégué dans l'opposition au fédéral. Laurette Onkelinx devient cheffe de groupe à la Chambre. Une transition qui ne se fait pas sans difficulté. Lors de la première séance de la Chambre, elle empêche, pendant de longues minutes, que Charles Michel, fraîchement promu Premier ministre, prenne la parole. Certains la qualifient d'« *hystérique* »... Des propos qu'elle n'apprécie pas.

# « Une force irréprouvable m'a dit : c'est le moment »

## ENTRETIEN

Une heure environ après sa déclaration à la Chambre, Laurette Onkelinx se livre dans cet entretien au *Standaard* et au *Soir*. Pourquoi a-t-elle fait ça ? Sa voix ne tremble plus. Les larmes n'affleurent plus. Elle est libérée et concentrée...

### Il y avait beaucoup d'émotion dans votre annonce devant les médias...

*Ces derniers jours, j'étais plutôt seraine, souriante et puis, voilà, les souvenirs sont revenus. D'où l'émotion qui m'a quelque peu dépassée. J'aurais préféré ne pas verser de larmes en public, mais je n'ai pas pu.*

### Votre décision remonte à...

*Cela fait une année que je me pose des questions : qu'est-ce qui est bien pour moi, pour mon parti, est-ce que j'ai toujours la même envie ? Dans tous les débats, j'ai dit que c'était bien de faire place aux jeunes, de donner de l'oxygène, de permettre à de nouveaux talents d'émerger. Et puis j'ai eu envie de tourner la page. Une force irréprouvable qui vous dit : c'est le moment. Vous savez, ça peut arriver à tous, ça peut vous arriver. J'en ai parlé autour de moi. Il y a eu des nuits blanches. Un jour, je me suis réveillée... A mes côtés, mon mari m'a dit : « Je sais. » Voilà.*

### En fait, vous ne partez pas encore...

*Je ne serai plus cheffe de groupe à la Chambre en octobre, je m'en vais au plus tard à la fin de mon mandat en 2019, ce qui veut dire que je vais commencer à regarder maintenant quels peuvent être les autres chemins pour moi... J'assumerai la présidence de la fédération bruxelloise comme militante, une fonction purement bénévole, mais je ne me présenterai à aucune élection. Je lui dit, si je trouve une opportunité avant la fin de mon mandat, je partirai plus tôt, je quitterai la Chambre.*

### Pour faire ?

*Reprendre mon métier d'avocate, je ne le ferai pas, j'ai fait ça dix ans, j'avais tourné la page, ce n'est pas pour revenir en arrière. Et puis, avec Marc, deux avocats dans une même maison, ça ne va pas. Je me consacrerai à autre chose.*

### Vous restez à la tête de la fédération jusqu'aux élections, c'est se lancer dans une campagne difficile...

*Justement, je pourrai me concentrer sur le collectif, les candidats. Jusqu'à 2019. Il y aura quelqu'un d'autre après, qui devra se préparer. Maintenant, non, il faut être directement dans la bataille.*

### Politiquement, qu'est-ce qui a motivé votre choix ?

*Les événements de l'été, l'affaire Lutgen a accéléré les choses... Comme l'a dit Joëlle Milquet, on est dans une « démocratie fracassée ». Elle a raison. Il y a beaucoup de gens qui n'ont plus confiance dans la politique. C'est vrai qu'il y a un certain dégoût. Mais ce que vous ne mesurez peut-être pas, vous, journalistes, c'est que ce dégoût existe aussi chez les élus, de plus en plus. Qui se disent : « Ce n'est pas pour ça que je me suis engagé »...*

### Il y a du « dégoût », dites-vous. Vous quittez pour cela ?

*Non, non. Je ne dis pas ça. Je ne veux pas dire que je suis dégoûtée de la politique. C'est un métier noble. S'il n'y avait pas plein d'hommes et de femmes qui se lançaient en politique, on serait en dictature. La démocratie a un prix, c'est l'engagement. Quand je dis dégoût, bon, d'abord, en général, il y a les affaires, on est tous furieux, c'est sûr. Mais il y a surtout le mercato pendant l'été, avec Lutgen : et je te jette, et je te prends, et les insultes... Quelle horreur ! Je reviens à l'expression de Joëlle Milquet : la « démocratie fracassée ».*

### Etes-vous aussi une victime du « déga-gisme » ?

*Le déga-gisme, c'est quand on vous demande de partir. Personne ne m'a jamais dit ça. J'ai toujours décidé de ce que je voulais. Mais il y a un climat, c'est vrai. On le voit sur Elio.*

### En Italie, la « rottamazione » a liquidé une génération politique. En France, Macron a poussé tout le monde...

*Mais moi, c'est autre chose. J'ai 58 ans, j'avais dit que je ne vieillirais pas en politique. La politique demande une telle passion, tellement de sacrifices, pour la famille, les enfants, il faut être dingue. On m'a souvent appelée la pasionaria. Ma passion m'a permis de surmonter toutes les épreuves, les crises, mais là...*

### Le rejet du politique, vous l'avez senti ?

*Dans toute cette période, j'ai continué à vivre, à aller au magasin, et je n'ai jamais eu un mot de travers. Jamais. Je peux vous le dire.*

### Comme cheffe de groupe, vous avez ciblé d'emblée le gouvernement en 2014, les cris sont restés, ça ne vous a pas servi.

*J'ai fait comme je le sentais. Je suis une femme d'intuition et d'impulsion. Quand j'ai parlé du bruit des bottes et que j'ai fait lever toute l'opposition parce qu'on ne nous donnait pas d'explication sur les propos de Jan Jambon au sujet des callabos, ni sur Francken et Bob Maes, ce n'était pas prémédité. Je lui fait parce que je le sentais.*

*Ce n'est pas un truc. Je dénonce, c'est aussi ça, l'opposition. Je vais citer Aimé Césaire : « La vie, c'est le combat entre l'ombre et la lumière, entre l'espoir et le désespoir. » Moi, j'ai choisi l'espoir, mais sans être naïve alors, parfois, il y a des colères, il faut taper du poing sur la table, se faire respecter.*

### Le PS dans tout cela ? Les sondages sont...

*... Il n'aura aucun problème. Je ne crois pas une seule seconde aux sondages. On en a connu des sondages catastrophiques après les affaires à Charleroi et on était premiers aux élections. Bon, il faut travailler pour ça. On a un premier chantier, le chantier éthique.*

*Je vous fais remarquer que, par rapport à tous les partis qui nous font la leçon - à part Ecolo-Groen -, que ce soit les libéraux, les chrétiens, même Défi, nous sommes les seuls à avoir pris la décision du décumul en interne. J'ai tout de suite dit oui à des réformes de la gouvernance. Je n'ai pas peur.*

### Elio Di Rupo ?

*Je lui ai téléphoné mardi.*

### Votre départ est un signal pour lui ?

*Sauf que si tout le monde fait comme moi, c'est une cata ! (Rires.) Bon, dans un groupe comme le PS au fédéral, dix personnes ne seront plus là par le fait du décumul, parce qu'elles ont décidé de partir ou bien parce qu'elles sont atteintes par le décumul. Tout le monde ne peut pas faire comme moi, il en faut quelques-uns qui encadrent tous les nouveaux qui vont arriver.*

*Elio est visé, je sais. On est entrés ensemble au parlement, il y a beaucoup de respect et d'amitié. Ce qui m'attriste, c'est le mépris. On peut s'interroger, c'est légitime bien entendu, mais là... C'est un homme qui a une carrière exceptionnelle, qui a un talent fou, et je trouve que c'est triste de le résumer au déga-gisme actuel. Ce n'est pas juste et pas normal. Il prépare le congrès sur le chantier des idées, et les élections. Il le fera avec une équipe et avec ceux qui vont compter pour l'avenir du parti, dont évidemment Paul.*

### Lequel avait dit qu'un parti comme le PS pouvait disparaître...

*C'est vrai. Mais on a une réalité dans les quartiers qui est très forte. Dans les grandes villes, la décision prise par Paul Magnette à Charleroi, Willy Demeyer à Liège et Philippe Close à Bruxelles d'exercer exclusivement comme bourgmestres est très positive. Le renouveau idéologique avec le Chantier des idées, la proximité, les nouvelles règles éthiques, et le fait que l'on conserve notre unité dans tout ceci - il n'y a pas eu de claquement de portes - alors que d'autres partis auraient éclaté... Tout cela mis bout à*

*bout, je crois vraiment que l'on va avoir devant de belles surprises.*

**On vous a reproché de temporiser dans l'affaire du Samusocial.**

*En une grosse semaine, on a eu une exclusion et une démission du parti. Je peux entendre les critiques, mais il y a la réalité des faits. Quant à Yvan, il a commis une faute, et c'est difficile de dire à quelqu'un que l'on connaît comme je le connais qu'il devait démissionner, mais je l'ai fait. Il n'en reste pas moins que je sais aussi tout ce qu'il a fait de positif, et ce que je n'aime pas, c'est le manichéisme.*

**Au fond, votre choix est un soulagement.**

*Oui, un peu, mais pas dans la tris-*

*tesse. Je fais ça avec l'envie de me passionner à nouveau pour un autre boulot. J'ai donné tellement de temps à la vie politique, tellement... Ma famille, mes enfants ont tellement enduré, le manque de temps, parfois les médias. J'en ai parlé il y a quelques jours avec mes enfants. C'était très émouvant. Ils m'ont toujours connue en politique. Pour eux, c'est étrange ce qui se passe. Je serai plus là à l'avenir, même si je ne vais pas passer ma vie à la maison, ce n'est pas mon tempérament.*

**Vous avez cité Nina Berberova.**

*En réalité, je n'aime pas sa littérature, ses petits romans sont très noirs, mais son autobiographie de Russe blanche en revanche, c'est quelque chose, c'est aussi le livre d'une femme qui a décidé*

*de prendre sa vie en main, et qui a mis en évidence qu'à un moment donné, il y a une nécessité... Mon choix, c'était une nécessité. ■*

Propos recueillis par  
DAVID COPPI

**« Comme l'a dit Joëlle Milquet, on est dans une "démocratie fracassée". Elle a raison »**

## DANS LA CAPITALE

### « Bruxelles ? C'est une histoire d'amour »

**On remonte dans le temps : il y a eu aussi, au passage, vos difficultés à Schaerbeek en 2006, vous n'avez pas ravi le mayorat...**

*Je n'aurais jamais pris le mayorat car j'ai toujours voulu rester au fédéral mais, à part ça, retenez que le PS est passé de 5 à 13 élus. Pour le reste, la réalité est la suivante : on avait signé avec Isabelle Durant, et elle a retourné sa veste, elle a décidé de ne pas y aller, point barre. Les médias ont*

*raconté une autre histoire, mais la vraie, c'est juste celle-là. Sans cela, le PS gouvernait avec Ecolo et le CDH. De manière générale, votre transfert à Bruxelles a suscité très longtemps des commentaires...*

*Les critiques ! Si on n'aime pas les critiques, on ne fait pas de politique. Bureau après bureau, congrès après congrès, campagne après campagne, je n'ai eu aucun problème. Là aussi, je pouvais dire : je m'en vais, après moi les mauches. Non. Avec Bruxelles, ça a toujours été une histoire d'amour. D'abord je suis arrivée à cause de Marc... J'ai tout de suite fait de gros*

*scores aux élections, j'ai hissé le PS à la première place... En plus, j'ai noué de très bons contacts avec les autres partis, du côté flamand avec Guy Vanhengel, le SPA et le CD&V ; du côté francophone avec Olivier Maignain, Joëlle Milquet, et Reynders, avec qui j'étais aux études. On a réussi à former un groupe. On travaille sur certains dossiers. Sur les casernes pour les étudiants. Et là, avec la Fondation roi Baudouin, on a un grand projet sur la citoyenneté bruxelloise que nous sortirons tous ensemble prochainement...*

D.CI

## A PROPOS DU CDH

### « Le coup de Benoît Lutgen ? J'ai trouvé ça d'une grande médiocrité »

**Le « coup » de Benoît Lutgen ?**

*J'ai trouvé ça d'une grande médiocrité, c'était laid. Avec un mépris inouï pour Bruxelles. Plus encore que Lutgen, il y a les seconds couteaux qui suivent, qui en rajoutent quand le patron dit quelque chose... Alda Graeli, c'était mon ancienne collaboratrice au cabinet... A l'époque, plus à gauche que ça, tu meurs. Et contre les libéraux, qu'est-ce qu'elle m'a écrit*

*comme trucs ! Là, elle a été promue, tant mieux pour elle, mais ses propos sont inacceptables, tout le monde a réagi, la CSC (le syndicat chrétien, NDLR), le MOC (Mouvement ouvrier chrétien, NDLR), et après elle a dit que ce n'était pas ce qu'elle voulait dire, c'est toujours comme ça avec les politiques...*

**A part ça, Benoît Lutgen a associé PS et affaires, exclusivement...**

*Pour se dédouaner. Le MR a un petit peu balayé devant sa porte, mais le CDH, non, rien, tout le monde reste. Et puis, c'est un parti, tel qu'il devient, dont on ne voit pas l'utilité. Je crois que Lutgen l'a compris. Il a agi pour cela. Mais son pari est complètement*

*raté. Et l'avenir de son parti est*

*sombre. C'est son problème, ce n'est pas le mien.*

*Vous savez, ils ont tout essayé. D'abord de nous salir alors qu'ils n'ont puni aucun de leurs fautifs. Après, ils ont dit que Défi était scotché au PS, on a vu ce que ça a donné dans les sondages. Ils sont tout près de la limite des 5 % à Bruxelles, ils pourraient disparaître. Non, leur identité ne ressemble plus à rien. Joëlle avait essayé, avec sa transformation du PSC en CDH, avec sa philosophie, on apprécie ou pas - et je vous ai dit combien j'apprécie la femme -, mais là, maintenant, il n'y a plus rien.*

D.CI

## RÉACTION

### « Elle a été une femme énergique dans l'expression politique »

Louis Michel, ancien ministre des Affaires étrangères, fut le collègue de Laurette Onkelinx sous le gouvernement Verhofstadt.

Quelle est votre réaction par rapport à la décision de M<sup>me</sup> Onkelinx de se

retirer de la vie politique ?

*C'est une décision personnelle, privée. Je ne peux en être le juge, elle a ses raisons et il faut respecter sa décision.*

**Cette annonce intervient alors que le Parti socialiste est en crise. Pensez-vous que cela peut le fragiliser davantage ?**

*Il est certain que M<sup>me</sup> Onkelinx est un poids lourd du parti, avec une grande expérience ministérielle et du débat politique.*

**Laurette Onkelinx a dit qu'il fallait « laisser la place aux jeunes ». Peut-**

**on voir dans cette phrase un sens caché ?**

*Je ne crois pas. Cependant, les derniers temps n'ont pas été faciles, avec une accumulation de difficultés, un sentiment de ne pas être compris. M<sup>me</sup> Onkelinx a toujours été une femme énergique dans l'expression politique. Les échanges dans la politique sont devenus assez violents et cela demande une grande capacité de résistance. Les citoyens demandent d'être un surhomme, le sentiment de ne pas être compris peut s'installer facilement.*

G.D.C. (ST.)

# Du dégoût envers les politiques au dégoût des politiques

## LE RETRAIT ANNONCÉ D'ONKELINX Signé aussi d'un malaise des édiles

► Si la méfiance des citoyens envers leurs représentants est en hausse, le désarroi est également perceptible dans le sérail.

► Comme la fin d'une époque...

Comme Joëlle Milquet, Laurette Onkelinx évoque « la démocratie fracassée » après la crise de l'été et l'excommunication du PS par le CDH. Et ce n'est pas par hasard si la numéro 2 du PS lâche cette petite phrase parmi les raisons qui ont précipité son choix de quitter la politique active, au plus tard en 2019. Chacune à leur manière, les deux dames de la dernière décennie, voire des deux dernières décennies, expriment une certaine amertume face à l'évolution des mœurs et de la perception politiques.

D'autres avant elles ont fait part de leur malaise, voire quitter l'échiquier, ne citons que Melchior Wathelet ou Sabine Laruelle assez récemment. Mais le phénomène ne s'amplifie-t-il pas ? Analyse.

**1 Du dégoût envers les politiques au dégoût des politiques** Les attaques de plus en plus dures de la part des adversaires ; les critiques sans retenue sur les réseaux sociaux ; le « tous pourris » qui gagne dans l'opinion : les nerfs des mandataires sont soumis à rude épreuve. D'autant que, désormais, tous les coups politiques semblent permis, comme l'a démontré celui de Benoît Lutgen le 19 juin. Alors certains responsables s'interrogent. Sur le sens de leur mandat ; sur le fonctionnement politique ; sur leur avenir. Joëlle Milquet nous disait la semaine dernière : « Si c'est pour continuer dans ce climat... », tout en annonçant qu'elle ne serait pas candidate aux communales de 2018, ni aux régionales de 2019. Et Laurette Onkelinx franchit le pas de renoncer, à moyen terme, à la politique active.

De plus en plus dégoûtés, les politiques ? « Ils ont tellement longtemps vécu sur un piédestal, répond Pierre Verjans, politologue à l'ULg, se décrivant comme

« au service du peuple », parlant de leur « carrière de sacrifiés », et aujourd'hui, ils reçoivent une image inversée : c'est très dur à vivre. Depuis le Samusocial surtout, le regard des citoyens sur le politique est très différent : impossible d'en encore évoquer un mandat en parlant de sacrifices. Donc le piédestal existe toujours, comme on la vu avec Macron, mais il est beaucoup plus fragile. »

L'image du piédestal revient aussi dans les propos de Marc Lits, politologue à l'UCL : « Depuis la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, on trouvait normal que des élus représentent le peuple et prennent les décisions exécutives et législatives, c'est la démocratie élective. Mais ce modèle a commencé à être contesté au profit de la démocratie participative, en raison des scandales et du phénomène des carrières politiques : c'est la montée en puissance de partis ou mouvements citoyens, des idées comme le tirage au sort d'élus au Sénat... Une méfiance par rapport au politique s'est installée ; les politiques ont perdu leur aura, sont tombés de leur piédestal, au point d'être agressés parfois. Certains s'interrogent donc et se retirent. Mais ceux qui partent sont quand même en fin de carrière ; avec le dégoûtisme, ils se demandent pourquoi continuer si ce n'est plus dans les conditions qu'ils ont connues. C'est l'occasion de renouveler un peu les pratiques. »

**2 Est-ce la fin d'une époque politique ?** Les scandales à répétition depuis décembre 2016 ; la crise inédite de l'été ; le dégoût de certains responsables : assiste-t-on à la fin d'une certaine ère politique ? On le dirait. On ne fait plus la politique de la même manière en 2017 qu'auparavant. Pourtant, les politologues refusent de se prononcer de manière définitive : les événements sont trop frais ; il faut, disent-ils, plus de recul pour les qualifier. Pierre Verjans le dit ainsi : « Il est difficile de mesurer quand on change de mouvement dans

les plaques tectoniques. Quelque chose de profond se passe-t-il ou, dans deux ans, tout sera-t-il revenu au même point ? »

Pascal Delwit, politologue à l'ULB, em-

braie : « Il y a peut-être, dans la séquence inaugurée en décembre 2016 avec Publi-fin, une cristallisation qui se fait sur la manière de gouverner, ce qui est acceptable ou pas. Mais cela n'a rien de nouveau : il existe des cycles réguliers de situations qui rebattent les cartes, plus ou moins tous les dix ans. » Mais il pointe tout de même « la montée de la défiance vis-à-vis du politique ; l'importance des nouveaux moyens de communication qui harponnent et raillent les mandataires ; la vague dégagiste qui réclame de nouvelles têtes ; la fragmentation du paysage politique, qui rendent les choses plus compliquées ».

La communication à tout va, immédiate, influencée par les réseaux sociaux, accentue en effet la pression sur les édiles et personnalise davantage le débat. « C'est beaucoup plus difficile à vivre pour les politiques, appuie Marc Lits. Avec l'idée que le politique est un salaud et que je peux donc lui régler son compte. C'est une vraie question en termes d'enjeux démocratiques. On sent que le modèle change, mais on ne sait pas encore très bien vers quoi on va. »

**3 Les codes sont cassés** En annonçant par surprise sa rupture avec le PS le 19 juin, le CDH a tenté un coup inédit. Ce faisant, son président a contribué à casser davantage encore les codes politiques, mis à mal ces dernières années. Notamment par la N-VA, soucieuse d'afficher la rupture.

« Depuis cinq, six ans, confirme Pascal Delwit, il n'y a quasi plus de codes de fonctionnement : avec qui on gouverne ou pas ; faut-il un équilibre linguistique ; le poids électoral est relatif. On a l'impression que plus rien ne s'installe : on dit en campagne "pas avec la N-VA" puis on gouverne avec elle ; Benoît Lutgen parle de sa décision du 19 juin, puis dit que les socialistes étaient au courant. Et des tournants peuvent être pris par une personne ou un tout petit nombre, comme au CDH. »

Certes, conclut Pierre Verjans, des « trahisons politiques », des « effets de surprise », on en a déjà connu pas mal en politique. « Mais peut-être que les éléments actuels montrent qu'on ne fera plus de la politique comme avant – même si je ne vois pas comment on ferait autrement que sur la base de contrat. Mais des gens qui bousculent les codes, il y en a toujours eu. C'est par la suite que l'on peut dire si la rupture était structurelle. Les dix dernières années, on a vu beaucoup de ruptures qu'on croyait fondamentales, mais ensuite, on a continué comme avant... » ■

MARTINE DUBUISSON